

## Jean Monnet, Mémoires: extrait sur la guerre froide

**Légende:** Dans ses Mémoires, Jean Monnet évoque le climat de guerre froide qui règne entre l'Est et l'Ouest à la fin des années quarante et souligne l'importance de trouver des réponses à la question de l'avenir de l'Allemagne.

**Source:** MONNET, Jean. Mémoires. Paris: Fayard, 1976. 642 p. ISBN 2-213-02278-X. p. 343-345.

**Copyright:** "Mémoires"

de Jean Monnet

(c) Librairie Arthème Fayard, 1976

**URL:**

[http://www.cvce.eu/obj/jean\\_monnet\\_memoires\\_extrait\\_sur\\_la\\_guerre\\_froide-fr-1ebcebae-c30b-4c3a-8fc7-106f8814c944.html](http://www.cvce.eu/obj/jean_monnet_memoires_extrait_sur_la_guerre_froide-fr-1ebcebae-c30b-4c3a-8fc7-106f8814c944.html)

**Date de dernière mise à jour:** 11/03/2024



[...]

« La guerre jugée inévitable », on a peine aujourd'hui à reconstituer cette psychose de 1950 que les événements n'ont pas confirmée. Mais la coexistence des blocs était précaire alors, et le dialogue Est-Ouest ne connaissait d'autre règle que la force dont l'épreuve venait d'être faite à Berlin au profit des Occidentaux après un an de blocus. Le pont aérien américain avait mis en œuvre des moyens militaires fantastiques qui firent céder les Soviétiques en mai 1949. Mais il y aurait décidément deux Allemagnes, chacune incorporée dans une zone stratégique. L'Allemagne d'Adenauer était couverte par l'alliance Atlantique nouvellement créée et l'on se préoccupait de la faire participer activement à la défense commune. Jusqu'où irait la réaction des Russes qui détenaient depuis peu la bombe atomique? La question ainsi posée appelait dans des milieux de plus en plus influents une réponse sage en apparence : « Laissons l'Europe en dehors de ces affrontements. » Mais la doctrine du neutralisme ne dépassa jamais les limites de la discussion intellectuelle. Je poursuivais cette discussion, au coin du feu, avec Beuve-Méry, directeur du *Monde*, dont je respectais la profonde sincérité et qui est toujours resté mon ami. « L'absence des pays de l'Ouest européen dans les grandes décisions du monde, lui disais-je, est précisément la cause du déséquilibre contre lequel vous pensez nous prémunir. Il faut au contraire que nous reprenions activement notre place dans le règlement des problèmes où l'Occident est tout entier engagé. »

N'importe, le trouble était dans les esprits et je ne voyais pas sans crainte se développer en Europe, sans parler des autres points de tension dans le monde, le climat de la « guerre froide ».

Le danger le plus redoutable n'était pas tant à mes yeux l'ambition des hommes ou l'accumulation des armes, mais un dérèglement psychologique d'une nature très particulière chez les gouvernants et les peuples, dérèglement qui appelait des remèdes spécifiques, psychologiques eux aussi :

« Les esprits se cristallisent sur un objectif simple et dangereux : la guerre froide. Toutes les propositions, toutes les actions sont interprétées par l'opinion publique comme une contribution à la guerre froide.

« La guerre froide, dont l'objectif essentiel est de faire céder l'adversaire, est la première phase de la guerre véritable.

« Cette perspective crée chez les dirigeants une rigidité de pensée caractéristique de la poursuite d'un objet unique. La recherche des solutions des problèmes disparaît. Cette rigidité de pensée, d'objectif, de part et d'autre, amène inévitablement un choc qui est dans la logique inéluctable de cette perspective. De ce choc, naîtra la guerre.

« En fait, nous sommes déjà en guerre. »

Cette guerre qui était dans les esprits, il fallait la combattre avec les armes de l'imagination. Je me souvenais de la formule de Roosevelt qui avait tant frappé ses concitoyens : « Nous n'avons rien à craindre que la crainte elle-même. » En 1950, cette crainte engendrait la paralysie, et la paralysie appelait la fatalité. Recréer le mouvement était nécessaire :

« Il faut changer le cours des événements. Pour cela, il faut changer l'esprit des hommes. Des paroles n'y suffisent pas. Seule une action immédiate portant sur un point essentiel peut changer l'état statique actuel. Il faut une action profonde, réelle, immédiate et dramatique qui change les choses et fasse entrer dans la réalité les espoirs auxquels les peuples sont sur le point de ne plus croire. »

En Europe, le risque s'appelait encore l'Allemagne, et cette fois-ci non point de son initiative, mais du chef des autres, des puissances qui la traitaient comme un enjeu. Les Américains, pensais-je, vont chercher à intégrer la nouvelle République fédérale dans le système politique et militaire occidental, et les Russes s'y opposeront par tous les moyens. La France verra ses complexes exacerbés. C'est à propos de l'Allemagne qu'il faut créer le choc positif :

« La situation allemande devient rapidement un cancer pour la paix dans un avenir prochain, et pour la France immédiatement, si son développement n'est pas dirigé pour les Allemands vers l'espoir et la collaboration avec les peuples libres... Il ne faut pas chercher à régler le problème allemand avec les données actuelles. Il faut en changer les données en les transformant. »

[...]